

Il était l'ami plutôt que le professeur de ses élèves, et ceux-ci avaient pris, depuis longtemps, l'habitude de le traiter familièrement et l'appelaient guère que par son petit nom. Auguste.

Ce matin, il y avait une quinzaine de personnes dans la grande salle, située au fond d'une cour spacieuse et bien éclairée. C'étaient, pour la plupart, des jeunes gens : à peine y apercevait-on deux ou trois personnages plus sérieux, dont l'âge pouvait varier de trente-cinq à quarante-cinq ans, mais tout la tenue correcte, l'attitude dégagée et droite attestaient qu'ils n'avaient pas renoncé aux prétentions de la jeunesse.

Les uns le visage couvert d'un masque, le fleuret à la main, se livraient à quelques passes bénignes ; plusieurs tiraient au mur, sous la surveillance d'Auguste. Quant aux autres, il regardaient ou causaient entre eux des événements de la veille.

Parmi ceux-ci, il y avait un certain vicomte Bonnet d'Esclars qui menait un grand état à Paris, bien qu'on ne lui connût pas de ressources considérables, et Georges Berthaud, son ami intime, garçon relativement rangé, qui, pour le moment, était attaché au parquet en qualité d'avocat stagiaire ; les trois ou quatre jeunes gens qui les écoutaient ou leur donnaient la réplique appartenaient à la *haute gomme* et ont à peine besoin d'être présentés.

Cependant, la conversation languissait et devenait monotone, tous les mots de la fin des journaux du matin étaient épuisés, et le groupe allait peut-être se disperser, quand la porte de la salle s'ouvrit et qu'un nouveau personnage parut sur le seuil.

C'était le colonel Robert.

Nul ne le connaissait ; on ne l'avait jamais vu encore chez Auguste, et ce fut avec un vif sentiment de curiosité que chacun se prit à le regarder.

Il avait la prestance élégante ; sa toilette du matin était irréprochable ; rien ne détonnait dans sa mise fort simple d'ailleurs, et l'on n'y put rien relever d'irrégulier ou d'incorrect.

La première impression fut donc tout à fait favorable, et elle s'accrut encore davantage quand on eut remarqué la fermeté de son regard, la distinction de son maintien et sur tout la couleur bistrée de ses joues qui accusaient une origine étrangère.

Il y eut un moment de surprise et d'intérêt.

Lui, cependant, s'avança sans raideur jusqu'au milieu de la salle, et avisant Auguste qui avait fait quelques pas à sa rencontre, il le salua d'un signe de tête familier, mais poli.

—M. Auguste ? dit-il en même temps.

—Moi même, monsieur, répondit le célèbre professeur.

—J'ai connu quelques-uns de vos élèves dans l'Inde d'où j'arrive, et je ne vous cache pas que j'avais le plus grand désir de vous connaître.

—Monsieur !...

—Voici ma carte, continua le colonel. Quand j'ai quitté Bombay pour revenir en Europe, je crois que je ne tirais pas trop mal. Mais j'ai beaucoup voyagé depuis, ma main s'est déshabituée à tenir un fleuret, et je crains bien de m'être un peu rouillé.

—Désirez-vous essayer ?

—C'est cela même.

—Eh bien, colonel, je suis à vos ordres, et si vous voulez bien choisir une épée.

Le colonel alla, sans répondre, à une panoplie où il prit un fleuret, et ayant ôté son habit, sans quitter ses gants, il revint vers le professeur qui l'attendait.

Un pareil incident était bien fait pour surexciter l'attention des spectateurs.

Les jeux cessèrent presque aussitôt, les conversations s'arrêtèrent comme par enchantement, et l'on s'empressa autour du colonel et d'Auguste.

Mais de tous les témoins de cette scène, c'était surtout le vicomte Bonnet d'Esclars qui paraissait le plus intéressé ; — il passait à bon droit pour le meilleur élève d'Auguste, les duels qu'il avait eus s'étaient toujours terminés à son avantage et il jouissait sous ce rapport, dans le monde du sport, d'une notoriété que nul ne cherchait à lui contester.

On comprend quel intérêt spécial devait l'animer en ce moment, et il se plaça de manière à ne rien perdre du spectacle qui allait lui être offert.

L'engagement commença.

Après les saluts d'usage, les deux adversaires étaient tombés en garde, immédiatement les deux épées se croisèrent.

Un grand silence s'était produit dans la galerie, comme s'il se fût agi d'un véritable duel, et dès les premières passes, il devint évident pour chacun que le professeur avait affaire à un adversaire digne de lui.

Mais cela dura peu, deux ou trois minutes au plus, au bout desquelles, au grand étonnement de la galerie, le fleuret du professeur alla toucher légèrement la fine batiste du colonel, qui baissa son arme avec un geste des plus courtois.

—Touché ! je suis touché !... dit-il en souriant... Je vous le disais bien, je suis rouillé, et il me faudra quelques-unes de vos leçons pour me remettre tout à fait en état.

En parlant ainsi, le colonel avait abandonné son fleuret aux mains d'un garçon de salle, et il était allé reprendre son habit.

Cependant, le professeur était resté soucieux et l'observait d'un œil troublé et inquiet.

Pour lui, ce qui venait de se passer n'était pas naturel, et il ne doutait pas que le colonel n'eût fait exprès de se laisser boutonner.

Pourquoi ? dans quel but mystérieux, — il cherchait et ne trouvait pas...

Il en était là de ses réflexions quand il se sentit toucher à l'épaule.

C'était le colonel.

—Mille grâces, monsieur Auguste, dit-il en lui tendant familièrement la main, et à demain, si vous le voulez bien.

—Oui, à demain, monsieur, balbutia le professeur, encore sous l'empire de sa préoccupation.

Et le colonel allait se retirer, quand il remarqua la curiosité dont il était l'objet de la part des habitués de la salle d'armes.

Chacun, en effet, avait été diversement impressionné, et quelques-uns manifestaient d'une manière non équivoque un commencement de sympathie très vive pour le gentleman qui venait de se révéler comme une des premières lames de Paris.

Cette impression n'échappa point au professeur à travers le trouble qu'il éprouvait, et il s'empressa de retenir son nouvel élève.

—Pardon, colonel, dit-il alors en s'inclinant, mais puisque vous annoncez l'intention de devenir un de mes clients, voulez-vous me permettre de vous présenter à ces messieurs que vous aurez le plaisir de rencontrer ici presque tous les jours.

Le colonel acquiesça du geste.

Il n'avait pas tenu à être précisément présenté, puisqu'il avait décliné tout d'abord son nom et sa qualité ; chacun savait déjà qu'il s'appelait le colonel Robert et qu'il arrivait de Bombay... le professeur se borna à donner les noms des personnes qui se trouvaient présentes, MM. Berthaud, de Maillepripé, Cormier, Henry de Lucenay, etc. etc., tous sans exception, jusqu'au vicomte Bonnet d'Esclars qu'il garda à dessein, pour le dernier...

—M. le vicomte Bonnet d'Esclars, ajouta-t-il en appuyant, est sans conteste, mon meilleur élève, et je crois que vous trouverez en lui un adversaire digne de vous.

Au nom du vicomte, le colonel avait fait un mouvement et s'était pris à le regarder avec attention.

—M. Bonnet ? répéta-t-il en oubliant de saluer, parbleu, la rencontre serait bizarre !

—Comment cela ? fit le vicomte avec étonnement.

—Oh ! il n'y a rien là de grave, et pourtant, on a vu parfois de ces hasards.

—Qu'est-ce donc ?

—Figurez-vous que j'ai fait, dans l'Inde, un assez grand nombre d'expéditions. Je commandais un régiment de cipayes admirablement discipliné, et que pour cette raison on envoyait souvent contre les rajahs révoltés. J'ai donc parcouru l'Inde